



BRUNO DUMÉZIL ET LAURENT VISSIÈRE (DIR.)

# ÉPISTOLAIRE POLITIQUE II

Authentiques et autographes

Il 3. Ricci – 979-10-231-1089-0



PUPS



# ÉPISTOLAIRE POLITIQUE II

## Authentiques et autographes

La question de l'authenticité et de l'autographie se pose aux historiens dans leur travail d'établissement des sources. Or, il s'agit d'une tâche délicate, notamment pour les périodes les plus anciennes, où la préservation de pièces originales résulte du seul hasard. La plupart des lettres connues avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ne nous sont parvenues que sous forme de copies, contemporaines ou tardives, souvent lacunaires ou erronées. La critique de leur authenticité se pose alors de façon traditionnelle, peu différente *a priori* de n'importe quel autre type de sources. Ce n'est que pour les derniers siècles de la période médiévale que l'existence d'importants fonds d'archives et de correspondances originales rend possible une exploitation plus systématique.

Les documents originaux permettent de réfléchir, dans une optique élargie, à une éventuelle mise en valeur des mentions manuscrites venues du détenteur de l'autorité. Toutes ces questions demandent réflexion, et c'est dans la continuité d'un premier volume consacré au *Gouvernement par les lettres* que le deuxième volet du cycle d'études *Épistolaire politique* propose d'étudier cette question cruciale des lettres authentiques et autographes.

Recevoir du courrier n'est pas un acte anodin, car cela prouve d'emblée une position sociale. Lire soi-même une lettre, dit quelque chose de plus : on affiche avec fierté sa maîtrise de l'écriture, son insertion personnelle dans un réseau, et la lettre ouvre en fin de compte des horizons autrement plus fascinants que le paysage qu'on découvre par la fenêtre. Que la lettre reçue soit authentique ou falsifiée apparaît finalement secondaire.

Illustration : Atelier de Rogier van der Weyden, *Un homme lisant*, huile sur chêne, ca 1450, Londres, National Gallery © 2016. The National Gallery, London/Scala, Florence.



SODIS  
F387846

27 €



ÉPISTOLAIRE POLITIQUE  
II



Cultures et civilisations médiévales

collection dirigée par Jacques Verger, Fabienne Joubert et Dominique Boutet

Dernières parutions

*De servus à sclavus. La fin de l'esclavage antique (371-918)*

Didier Bondue

*L'Islam au carrefour des civilisations médiévales*

Dominique Barthélemy & Michel Sot (dir.)

*Le Texte médiéval. De la variante à la recreation*

Cécile Le Cornec Rochelois, Anne Rochebouet & Anne Salamon (dir.)

*Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge. Liber discipulorum en l'honneur de  
Philippe Contamine*

Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

*Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot*  
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

*Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne  
(vie-xve siècle)*

Nicolas Carrier

*L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, viie-viiiè siècles*  
Dominique Barbet-Massin

*Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe*  
Jana Fantysová-Matějková

*Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale?*  
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

*Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt*  
Catherine Royer-Hemet

*Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres*  
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

*Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance*  
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

*Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge*  
Sébastien Morlet (dir.)

*Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave*  
Olga Khallieva Boiché

*Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge*  
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Épistolaire politique  
II  
Authentiques et autographes



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN : 978-2-84050-990-5

PDF GLOBAL : 979-10-231-1075-3

TIRÉS À PART EN PDF :

II 1. Dumezil – 979-10-231-1076-0

II 1. Long – 979-10-231-1077-7

II 1. Vatin – 979-10-231-1078-4

II 1. Dumont – 979-10-231-1079-1

II 1. Otchakowski – 979-10-231-1080-7

II 2. Judic – 979-10-231-1081-4

II 2. Tixier – 979-10-231-1082-1

II 2. Cammarosano – 979-10-231-1083-8

II 2. Marchi – 979-10-231-1084-5

II 3. Gautier – 979-10-231-1085-2

II 3. Preto – 979-10-231-1086-9

II 3. Schnerb – 979-10-231-1087-6

II 3. Vissiere – 979-10-231-1088-3

**II 3. Ricci – 979-10-231-1089-0**

Mise en page Emmanuel Marc DUBOIS, Issigeac  
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

## SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

Tél. (33) 01 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

TROISIÈME PARTIE

## **Affabulations**





LES LETTRES DE 1494 ENTRE ALEXANDRE VI BORGIA  
ET BAYEZID II : LES EFFETS INDUBITABLES  
D'UNE DOCUMENTATION DOUTEUSE

*Giovanni Ricci*

Cette communication est consacrée à une intrigue internationale qui marqua le début des guerres d'Italie. Des épîtres secrètes constituèrent l'instrument avec lequel la partie fut jouée. Étaient-elles vraies, étaient-elles fausses ? Le fait est que personne n'en a jamais vu les originaux – sauf ceux qui affirment le contraire – et on ne les connaît qu'à travers des traductions de l'époque et quelques autres traces. Comme le verra, un certain doute d'authenticité reste encore aujourd'hui ; mais ces papiers agirent, ils produisirent des effets tangibles, et donc, s'ils n'étaient pas vrais, ils devinrent réels.

Commençons par un récit événementiel. En 1494, quand la descente en Italie de Charles VIII s'annonçait, le pape Alexandre VI, l'Espagnol Rodrigo Borgia, tomba en proie au découragement. L'objectif du roi de France était bel et bien la couronne de Naples, qu'il voulait arracher à Alphonse II d'Aragon en tant que prétendu héritier des droits des Angevins ; mais un second objectif déclaré était de faire du royaume méridional la base pour la croisade contre les Turcs. Face à un tel argument, le pape ne pouvait rien objecter en principe<sup>1</sup>. L'enthousiasme produit par la chute de Grenade en 1492 inspirait les discours officiels : la puissance maure s'étant éteinte en Occident, la croisade d'Orient pouvait reprendre son souffle<sup>2</sup>.

De missives de différentes teneurs partaient entre-temps pour Istanbul. Une première lettre du pape à Bayezid II date du 12 mai 1494. Alexandre VI, se déclarant protecteur de la dynastie aragonaise, y recommandait au sultan les destins du royaume de Naples. Mais le pape semblait mettre son pouvoir même sous la tutelle du sultan. Voici la phrase mémorable – sûrement pas la seule dans cette histoire : « Nous confions à ta puissance le royaume de Naples, et nous

1 Voir Patrick Gilli, « Alexandre VI et la France », dans M. Chiabò (dir.), *Roma di fronte all'Europa al tempo di Alessandro VI*, Roma, Ministero per i beni e le attività culturali, 2001, t. I, p. 59-76.

2 J. F. O'Callaghan, *Crusade and Reconquest in Medieval Spain*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2003.

t'exhortons à prendre sous ta tutelle ses terres et ses hommes tout comme l'État et les terres de l'Église romaine, et à regarder avec une bienveillance identique aux intérêts de ce roi comme aux nôtres<sup>3</sup> ».

Un mois et demi après cette lettre, le 28 juin, le pape envoya au sultan un messager génois qui connaissait le turc et se vantait de liens avec la cour d'Istanbul. Son nom était Giorgio Bucciardo. Il appartenait à une souche de marchands vénitiens installée sur le Bosphore qui, ensuite, par le biais de mariages avec la famille des princes Cybo, était devenue génoise<sup>4</sup>. Giorgio Bucciardo avait déjà coopéré à la politique orientale du pape Innocent VIII (un Génois, et de son propre nom Cybo). Il avait fait l'interprète turc en Italie, et en 1492, il avait été envoyé à Constantinople pour informer le sultan que, si celui-ci attaquait un quelconque pays chrétien, on utiliserait contre lui le prince Djem.

234

Frère mineur de Bayezid II, Djem est un personnage clé dans les transactions entre l'Orient et l'Occident de ces années-là. Pour se soustraire à Bayezid, Djem s'était réfugié auprès des chevaliers de Rhodes en 1482. Le grand maître Pierre d'Aubusson l'avait vendu à la France, où Djem s'était retrouvé dans la condition d'hôte-prisonnier avant d'être cédé au pape en 1489. Djem était bien l'instrument de manœuvre contre le sultan, mais, entre-temps, le pape et Bayezid le géraient d'un commun accord. Le sultan versait 40 000 ducats vénitiens par an pour l'entretien de son frère, à condition qu'il restât là où il était sans revenir en Orient<sup>5</sup> ; cette somme constituait alors une entrée régulière dans le bilan pontifical. Si tel était le *curriculum* de Giorgio Bucciardo, cette mission

3 Édition dans Louis Thuasne, *Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II*, Paris, Ernest Leroux, 1892, p. 325-326. La correspondance entre le sultan et le pape est publiée par H. Heidenheimer, « Die Korrespondenz Sultan Bajazet's II mit Papst Alexander VI. », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 5, 1882, p. 511-573 ; sur cette première phase, p. 518-519.

4 Voir R. Zapperi, « Bucciardo, Giorgio », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma, Treccan, t. XIV, 1972, p. 769-771 ; A. Lercari, « Il parentado genovese di Caterina Cybo », dans P. Moriconi (dir.), *Caterina Cybo, duchessa di Camerino (1501-1557)*, Camerino, Nuova Stampa, 2005, en particulier p. 136-144. Les Bucciardo ne sont pas mentionnés par K. Fleet, *European and Islamic Trade in the Early Ottoman State. The Merchants of Genoa and Turkey*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

5 Voir K. M. Setton, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, Philadelphia, American Philosophical Society, t. II, *The Fifteenth Century*, 1978, p. 381-416 ; H. Inalcik, « A Case Study in Renaissance Diplomacy. The Agreement between Innocent VIII and Bâyezîd on Djem Sultan », *Journal of Turkish Studies*, 3, 1979, p. 209-223 ; A. Gallotta et G. Bova, « Documenti dell'Archivio di Stato di Venezia concernenti il principe ottomano Gem », *Studi magrebini*, 12, 1980, p. 175-199 ; M. P. Pedani, *In nome del Gran Signore. Inviati ottomani a Venezia dalla caduta di Costantinopoli alla guerra di Candia*, Venezia, Deputazione editrice, 1991, p. 112-114 ; Nicolas Vatin, *Sultan Djem. Un prince ottoman dans l'Europe du x<sup>e</sup> siècle d'après deux sources contemporaines : Vâkı 'ât-ı Sultân Cem, Œuvres de Guillaume Caoursin*, Ankara, s.n., 1997, p. 19-21, 61-63 ; Guy Le Thiec, « Le Roi, le Pape et l'Otage. La croisade, entre théocratie pontificale et messianisme royal (1494-1504) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 88, 2002, p. 41-82.

qu'Alexandre VI lui confiait était la plus importante de sa carrière. Sauver le royaume aragonais équivalait pour le pape à garder au loin l'encombrant roi de France.

Dans l'attente de Charles VIII, Alexandre VI n'était pas le seul à penser aux Turcs. En parlant avec un diplomate vénitien, le duc de Milan Ludovic le More, avoua : « Si j'étais dans la condition du roi Alphonse [II d'Aragon], non seulement j'appellerais les Turcs, mais aussi le diable<sup>6</sup> ». Venise à son tour craignait que le capharnaüm apporté par Charles VIII finisse par attirer les Turcs en Italie. Dans ces moments-là, les citoyens de Pise proclamèrent que, plutôt que de retourner sous Florence, selon une intention attribuée au roi de France, ils se seraient livrés aux Turcs<sup>7</sup>. Mieux valait devenir Turc que Florentin ? Le campanilisme italien ne reculait devant rien.

Mais évidemment, le plus menacé était le roi de Naples, celui auquel Charles VIII voulait enlever son trône. Quand il était encore prince de Calabre, en 1481, Alphonse avait conduit la reconquête de la ville d'Otrante, dans les Pouilles, occupée par les Turcs. S'il y avait quelqu'un qui s'était engagé contre les Turcs, c'était vraiment lui. Pourtant Alphonse, n'ayant pas d'autres solutions, lança à Bayezid des demandes d'aide contre la France. Le 17 novembre 1494, trois ambassadeurs turcs arrivèrent à Naples. La chronique napolitaine de Ferraiolo révèle que le roi projetait « de faire venir le Turc dans le royaume, parce qu'il était désespéré et abandonné de tous et il voyait ne pouvoir se fier à personne ». Cependant, l'accord échoua, parce que le sultan demandait trop en échange, à savoir la possession d'Otrante, Brindisi et Tarente. Le chroniqueur rapporte la conclusion du roi : « Dieu ne veuille que ce soit moi celui qui détruise ce royaume en le mettant entre les mains des Turcs, je croyais bien faire et j'aurais mal fait<sup>8</sup> ».

Au-delà des fantaisies pisanes et des tentatives aragonaises, la seule action sérieuse envers Bayezid fut celle d'Alexandre VI. Il ne faut pas penser qu'il s'agit là d'une bizarrerie solitaire. Au cours des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, de nombreux gouvernants italiens, mis au pied du mur par un ennemi chrétien, cherchèrent l'appui des Turcs, que tout le monde considérait tout-puissants<sup>9</sup> ; le conflit

6 Voir C. A. Vianello, « Testimonianze venete su Milano e la Lombardia degli anni 1492-1495 », *Archivio storico lombardo*, 4, 1939, p. 418.

7 Voir M. Luzzati, *Una guerra di popolo. Lettere private del tempo dell'assedio di Pisa (1494-1509)*, Pisa, Pacini, 1973, p. 31-37 ; M. Pellegrini, *Le guerre d'Italia (1494-1530)*, Pisa, Pacini, 2009, p. 51.

8 Ferraiolo, *Cronaca*, éd. R. Coluccia, Firenze, Accademia della Crusca, 1987, p. 38-39. Voir Y. Labande-Mailfert, *Charles VIII et son milieu (1470-1498). La jeunesse au pouvoir*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 327-328.

9 Voir Julien Loiseau, « De l'Asie centrale à l'Égypte : le siècle turc », dans Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 32-51.

perpétuel entre les deux grands blocs politico-religieux n'est qu'une mémoire historique amputée de ses complexités<sup>10</sup>. Les sources relatives au début de la mission de Giorgio Bucciardo sont assez sûres, confirmées par des copies de lettres de la chancellerie pontificale, mais, ensuite, les choses s'embrouillent. En novembre, Bucciardo rentra d'Istanbul en Italie, en compagnie d'un messenger militaire du sultan (techniquement, un *çavuş*). Ce dernier s'appelait Kasım Bey, et ce n'était pas la première fois qu'il venait en Italie ; dans le cadre de la diplomatie occidentale de Bayezid<sup>11</sup>, il avait en quelque sorte développé un professionnalisme identique et opposé à celui de Bucciardo. Les deux compères, Giorgio et Kasım, débarquèrent à Ancône et prirent le chemin de Rome. Peu après, ils furent assaillis par les hommes d'armes de Giovanni Della Rovere, seigneur de Senigallia. Le frère de Giovanni, le cardinal Giuliano Della Rovere (futur pape Jules II), venait de se brouiller avec Alexandre VI et s'était réfugié en France. Le guet-apens contre les deux messagers, guet-apens antipapal et philofrançais, fut aussi l'expression d'une rancune de clan : les Della Rovere contre les Borgia.

À la suite du piège ourdi par Giovanni Della Rovere, Kasım fut dépouillé des 40 000 ducats envoyés par Bayezid pour l'entretien de Djem, mais il se sauva en retournant précipitamment à Ancône. L'autre voyageur, Giorgio Bucciardo, fut fait prisonnier et on lui enleva quelque chose de non moins précieux : les instructions que le pape lui avait confiées quand il était parti pour Istanbul et cinq lettres du sultan. Venise protesta parce qu'elle craignait les rétorsions du Turc, d'autant plus que le seigneur de Senigallia militait à la solde de la République. Le sultan prétendit (ou feignit de prétendre) que Venise punît Della Rovere en envoyant dix galées contre Senigallia – ce qui ne se fit pas. À son tour, Alexandre VI excommunia le responsable de l'assaut.

Les documents que Bucciardo transportait furent transmis à Florence. Là-bas, ils furent consignés au notaire Filippo de' Patriarchi, qui les publia après les avoir faits traduire. Une des cinq lettres du sultan était en latin, alors que quatre étaient en grec et en turc, et le docte Byzantin Jean Lascaris s'y consacra. Le contenu de la transaction entre Rome et Constantinople fut dévoilé, pourvu de certification légale et du serment (sous torture) de Bucciardo<sup>12</sup>. Le scandale fut grand, mais éphémère. Il ne manqua cependant pas d'accélérer les préparatifs de Charles VIII pour l'expédition napolitaine, qui fut annoncée le 22 novembre 1494. La route des négociations entre Alexandre VI et Bayezid II était barrée. Fin des coups de main, dans une affaire aux aspects romanesques. Ou plutôt

<sup>10</sup> Voir Giovanni Ricci, *Appello al Turco. I confini infranti del Rinascimento*, Roma, Viella, 2011.

<sup>11</sup> Voir Nicolas Vatin, *Les Instruments de la diplomatie de Bayezid II*, à paraître.

<sup>12</sup> Tout se lit dans H. Heidenheimer, « Die Korrespondenz Sultan Bajazet's II mit Papst Alexander VI », art. cit., p. 520-535.

non. Il reste un dernier côté obscur : les originaux de tous ces papiers disparurent immédiatement de la circulation. Mais existait-il des originaux ? Le contrôle à la source est malheureusement exclu par la rareté des *copialelettere* de la chancellerie ottomane de l'époque.

Diffusés de Florence en traduction italienne, ces papiers explosifs furent partiellement transcrits par de nombreux chroniqueurs locaux<sup>13</sup>. Mais on doit l'enregistrement le plus exhaustif au noble vénitien Marino Sanudo. Moins d'un an après les événements, Sanudo écrivit une histoire de l'expédition de Charles VIII, qu'il jugeait un tournant irréversible de l'histoire d'Italie. Machiavel et Guicciardini, qui interviendront plus tard sur ce thème, en conviendront<sup>14</sup>. Le récit de Sanudo n'est pas toujours fiable, mais l'abondance de sa documentation est digne de l'auteur des torrentiels *Diarii*.

Commençons donc par les instructions d'Alexandre VI à Giorgio Bucciarδο qui partait pour Istanbul<sup>15</sup>. Il fallait demander au sultan le paiement anticipé (« *quanto citius* ») de la redevance annuelle prévue pour la détention de Djem à Rome : les fameux 40 000 ducats, sur lesquels on ne cessait de marchander. Après avoir reçu les deniers et émis la « quittance selon l'habitude », le pape aurait pu « se débrouiller », c'est-à-dire organiser sa résistance contre Charles VIII. Il fallait souligner au sultan que le roi de France entendait soustraire Djem aux mains du pape. Une fois passé Djem au pouvoir de Charles VIII, « ils disent qu'ils l'enverront avec une armée en Turquie ». Là-bas, Djem aurait provoqué un soulèvement et se serait installé comme souverain fantoche. Certifiant devant le sultan le plan français, le pape insérait à plein titre l'Empire ottoman dans le jeu politique de l'Europe chrétienne. En septembre 1494, un acte légal passé à Rome confirma les soupçons du pape et du sultan. André Paléologue, l'héritier du despotat de Mistra et du titre impérial byzantin, céda pour 4 300 ducats d'or tous ses droits à Charles VIII<sup>16</sup>.

Avec ou sans Djem, notait Alexandre VI, l'objectif des Français était clair : Constantinople. Pour convaincre Bayezid, le pape lui nommait un autre de ses ennemis disposé à déboursier un « grand trésor » pour avoir Djem : le souverain mamelouk d'Égypte : Qu'ait Bey. Dans son intérêt, il était bon que Bayezid

13 Entre autres, B. Zambotti, *Diario ferrarese dall'anno 1476 sino al 1504*, éd. G. Pardi, Bologna, N. Zanichelli, 1934-1937, p. 239-242.

14 Voir J.-Cl. Zancarini, « Machiavelli e Guicciardini. Guerra e politica al prisma delle guerre d'Italia », dans A. De Benedictis et C. Magoni (dir.), *Teatri di guerra: rappresentazioni e discorsi tra età moderna ed età contemporanea*, Bologna, Bononia University Press, 2010, p. 61-75.

15 Voir M. Sanudo, *La Spedizione di Carlo VIII in Italia*, éd. R. Fulin, Venezia, tip. di M. Visentini, 1873-1882, p. 42-45.

16 Voir Anne Denis, *Charles VIII et les Italiens. Histoire et mythe*, Genève, Droz, 1979, p. 62-65, 132-133.

convainque Venise de se ranger contre « nos ennemis français ». Les expressions de « bonne et vraie amitié » pour le sultan, présentes dans les instructions confiées à Bucciardo, ne doivent cependant pas nous tromper. Il s'agit de deux pouvoirs qui se font du chantage l'un l'autre. Pour ne laisser aucun doute, le pape avertit le sultan qu'il sera obligé de réagir au cas où « Sa Majesté se mettait à persécuter les chrétiens ». Venons-en maintenant aux lettres de Bayezid pour Alexandre VI. La première annonçait l'envoi des 40 000 ducats demandés ; la deuxième congédiait Bucciardo ; la troisième était la lettre de créance du messenger Kasim ; la quatrième, la plus curieuse, sera examinée plus loin. Mais la plus importante est la cinquième lettre, datée du 12-15 septembre 1494. Pour commencer, on répond au chantage par le chantage. Si le pape remet Djem au roi de France, « ce sera contre notre volonté et Votre Grandeur en subira de grands dommages et tous vos chrétiens en souffriront ». Après avoir mis les choses au clair, le sultan propose ce qui résoudrait tout : tuer Djem. Mortel comme n'importe qui, un jour ou l'autre, Djem devra bien mourir :

Avec le susdit Giorgio [Bucciardo], nous avons pensé que, pour le repos et l'utilité de Votre Puissance, et pour ma grande satisfaction, il serait bien qu'à Djem notre frère, qui est de toute façon sujet à la mort, et court le danger d'être enlevé aux mains de Votre Grandeur, on lui accélère sa mort, ce qui pour lui sera une vie nouvelle, pour vous un grand avantage et pour nous une grande satisfaction.

Nous savons que Bayezid désirait depuis longtemps ce résultat. Entre-temps, la panique semblait s'être répandue parmi la population turque, du moins selon Marino Sanudo : « Les Turcs des côtes, de peur de l'armée de France, étaient allés s'enfermer dans les forteresses de l'intérieur du pays ». Cela explique l'urgence de la démarche du sultan. En échange du corps de son frère, Bayezid aurait versé 300 000 ducats, une somme très supérieure à la pension annuelle de Djem en vie. Versement anticipé, sur la confiance. Avec cet argent, que le pape « achète quelques seigneuries à ses fils » !

Le népotisme des Borgia est parfaitement connu de l'infidèle, alors que l'usage de l'argent pour combattre contre Charles VIII n'est même plus mentionné. Le sultan pense que le pape se préoccupe d'offrir un État à ses fils plutôt que de protéger l'Église ou les Aragonais de Naples. Même la sauvegarde des chrétiens est expédiée rapidement : « Dans notre pays, personne ne fera du mal aux chrétiens, qui qu'ils soient, ni par terre ni par mer ». La missive se termine par un serment prononcé deux fois par le sultan « en présence de Bucciardo », élevé au rang de témoin du côté chrétien. Voici la première formule : « Pour le vrai Dieu que nous adorons, et sur nos vrais Évangiles » ; et voici la seconde : « Pour le vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre et toutes les autres choses et en qui nous

croyons »<sup>17</sup>. On reste sans voix devant ces invocations à Dieu dans la bouche de celui qui demandait au vicaire du Christ la mort de son frère. En revanche, la formule « sur nos vrais Évangiles » n'est pas claire. Pour rassurer le pape, le sultan aurait-il aussi juré sur les Évangiles ? Nous en doutons. Ou bien : la traduction italienne rédigée à Florence appelle-t-elle « nos vrais Évangiles » les textes sacrés de l'Islam ? À nouveau, nous en doutons, et il nous faut laisser la question en suspens.

Si les soupçons réciproques entre Rome et Constantinople ne s'effacent pas, les papiers de Senigallia montrent aussi un climat de familiarité entre les deux cours. Ici, nous faisons référence à la quatrième lettre du sultan. Avec celle-ci, Bayezid sollicitait la concession du titre de cardinal à Nicola Bucciardo, parent de Giorgio et archevêque d'Arles. Le sultan soulignait que « du temps du précédent pontife Innocent VIII et jusqu'ici », Nicola « agit pour la paix et l'amitié en servant fidèlement les deux parties »<sup>18</sup>. Une phrase très forte, étant donné qu'un prélat ne devrait servir qu'une seule partie. L'archevêque aussi connaissait le Turc : en 1489, en tant qu'interprète, il avait accueilli sur le port de Civitavecchia le prince Djem qui venait à Rome. Malgré ce soutien de Bayezid (ou peut-être à cause de cela), Nicola Bucciardo ne reçut pas la pourpre<sup>19</sup>. Mais on ne voit pas souvent un sultan s'intéresser à la carrière d'un prélat. La chasse aux bénéfices ecclésiastiques lucratifs était devenue féroce ces années-là<sup>20</sup>, d'où la trouvaille du clan Bucciardo pour écraser la concurrence. Si Nicola Bucciardo avait été promu, un patronage ottoman se serait profilé sur le Sacré Collège : situation vaguement semblable à celle où avait glissé l'Église grecque. Quoi qu'ils fassent, les Bucciardo semblaient confirmer le lieu commun selon lequel les Génois étaient complices des Turcs<sup>21</sup>. Sur Gênes aussi planait l'infâme accusation qu'en Italie, tous se lançaient l'un l'autre.

17 Voir M. Sanudo, *La Spedizione di Carlo VIII in Italia*, éd. cit., p. 46-47, 158.

18 Voir H. Heidenheimer, « Die Korrespondenz Sultan Bajazet's II mit Papst Alexander VI. », art. cit., p. 525.

19 Voir J. H. Albanès, *Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France*, éd. Ulysse Chevalier, Valence, Imprimerie valentinoise, t. III, Arles, 1901, col. 881-884 ; R. Zapperi, « Bucciardo, Nicola », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, op. cit., t. XIV, p. 771-773.

20 Voir A. Meyer, « Spätmittelalterliches Benefizialrecht im Spannungsfeld zwischen päpstlicher Kurie und ordentlicher Kollatur », dans S. Chodorow (dir.), *Proceedings of the Eighth International Congress of Medieval Canon Law*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1992, p. 247-262.

21 Voir C. Bitossi, « Genova e i Turchi. Note sui rapporti tra Genovesi e Ottomani fra medioevo ed età moderna », dans F. Meier (dir.), *Italien und das Osmanische Reich*, Herne, G. Schäfer, 2010, en particulier p. 91-97.



L'authenticité de la lettre la plus scabreuse parmi celles interceptées à Senigallia, celle où l'on parle de tuer Djem, reste douteuse<sup>22</sup>. Le recours à la datation de l'ère chrétienne, souligné par certains, n'est pas en soi une preuve de fausseté, puisqu'il peut s'agir d'une adaptation faite par le traducteur ; cela est aussi valable pour les nombreuses drôleries stylistiques (y compris le serment du sultan « sur nos vrais Évangiles »). Il ne faut pas s'attendre dans une traduction de l'époque au respect des critères d'aujourd'hui. C'est bien là un cas dans lequel la piste exclusive de la philologie risque de faire faire fausse route. En plus, on sait qu'entre le vrai total et le faux total, on trouve une gamme infinie de nuances<sup>23</sup>.

De précieux indicateurs d'authenticité générale (et non mot par mot) nous arrivent cependant de la chancellerie ottomane ; uniques confirmations de ces papiers du côté de l'émetteur, ils m'ont été généreusement fournis par Nicolas Vatin. Un document contient le rapport de l'arrivée de Giorgio Bucciardo à Istanbul présenté au sultan. Un deuxième document contient le résumé en turc de la lettre du pape envoyée le 28 juin 1494 et apportée par Bucciardo : ce résumé est assez libre, mais il ne contredit en rien la traduction italienne diffusée après l'assaut de Senigallia. Un troisième document est la copie de la lettre originale en turc par laquelle Bayezid demandait de promouvoir au cardinalat l'archevêque Nicola Bucciardo, pour le remercier des services rendus aux deux parties depuis l'époque d'Innocent VIII<sup>24</sup>. En ce dernier cas, le fait d'avoir affaire à un aspect mineur de la correspondance de Senigallia n'en atténue pas moins l'importance pour l'ensemble. Bien au contraire, le détail pourrait servir de « trace » (dans le sens indiqué par Carlo Ginzburg) utile à une démonstration majeure<sup>25</sup>. Le reste du raisonnement de ceux qui rejettent radicalement ces papiers se base sur le moralisme (sentiment qui devrait être inconnu de l'historien) et sur le faible argument du *cui prodest*. Car le tout ne correspond que trop bien au projet de discréditer Alexandre VI. Faute d'original et ne disposant que de la traduction notariée florentine, on a donc pensé à une falsification ourdie par le parti français. Quoi qu'il en soit, le degré de plausibilité de ces papiers était accru par un contexte général qui voyait l'appel au Turc (ou bien, la rhétorique de

22 Voir Ludwig von Pastor, *Histoire des papes depuis la fin du Moyen Âge*, trad. fr., Paris, Plon, t. V, 1911, p. 410-412 ; G. B. Picotti, « Alessandro VI », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, op. cit., t. II, 1960, en particulier p. 197-200. Lecture superficielle de l'affaire par H. Pfeffermann, *Die Zusammenarbeit der Renaissancepäpste mit des Türken*, Winterthur, Mondial Verlag, 1946, p. 95-110.

23 Voir Umberto Eco, « Tipologia della falsificazione », dans Jasper Detlev (dir.), *Fälschungen im Mittelalter*, Hanover, Hahn, t. I, 1988, p. 69-82 ; Julio Caro Baroja, *Falsificaciones de la historia (en relación con la de España)*, Barcelona, Seix Barral, 1992 ; L. Canfora, *La storia falsa*, Milano, Rizzoli, 2008.

24 Topkapı Sarayı Müzezi, Arşiv, E 12294, E 7219, E 5456 (ce dernier document est reproduit dans H. Ertaylan, *Sultan Cem*, Istanbul, s.n., 1951, p. 231).

25 Voir C. Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. fr., Lagrasse, Verdier, 2010.



l'appel au Turc) florissant en Italie. Comme l'a montré Marc Bloch, les fausses nouvelles se nourrissent toujours de représentations préexistantes<sup>26</sup>.

L'emploi d'épîtres inventées du côté français marqua en tout cas l'expédition en Italie de Charles VIII. On imprima une prétendue lettre de Bayezid dans laquelle le sultan offrait au fils du roi sa propre fille comme épouse, « elle qui a l'âge du dauphin ». Le roi aurait ainsi reçu Constantinople, tous les pays des Maures, Négrepont, la Terre sainte, « le tribut des Véniciens [à la Porte] qui est de cent mille ducats par an » et « tant de finances » à pouvoir s'emparer « nompas de la Lombardie seulement, mais de tous les chrétiens »<sup>27</sup>. Fables de la propagande française, mais cinq ans plus tard Ludovic le More, menacé par Louis XII, proposera réellement à Bayezid de prendre en épouse l'une de ses filles en échange de son aide militaire<sup>28</sup>... Pour revenir à 1494, la colère du pape fut authentique quand il apprit la nouvelle du guet-apens de Senigallia, et le désappointement de Venise fut tout aussi authentique. Et surtout, le pape ne s'appliqua pas à proclamer faux ces documents (il le fera plus tard, moins solennellement, avec Louis XII), préférant tonner contre leur détournement et contre le vol de l'argent. Quelque chose à cacher existait sûrement.

La mort mystérieuse de Djem s'ensuivit. Elle arriva en février 1495 à Naples, après qu'il eut été enlevé au pape par Charles VIII à la fin d'un véritable bras de fer. On fit courir le bruit que Djem avait été empoisonné sur ordre d'Alexandre VI<sup>29</sup>. Ce dernier n'aurait pas voulu que le prince ottoman devienne l'instrument du roi de France. Observateur attentif, Marino Sanudo affirme d'abord : « Une telle chose n'était pas crédible, parce que ceci aurait constitué un dommage pour lui » – pour Alexandre VI bien entendu –, et on ne comprend pas pourquoi, à moins que le pape n'ait espéré récupérer l'otage. Ensuite, Sanudo écrit que « les Français disaient que le pape le leur avait donné empoisonné, parce qu'après sa mort, on trouva des traces de poison sur son corps ». Face aux hésitations de Marino Sanudo, nous ne pouvons prétendre à donner une conclusion définitive.

À la fin de cette histoire d'épîtres douteuses, il nous suffit de savoir (et sur cela il n'y a pas de doute) que le vicaire du Christ s'adressa de quelque façon

26 Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », dans *Mélanges historiques*, Paris, SEVPEN, 1963, p. 41-45

27 *La Proposition faite au pape de par le roy*, s.l.n.d. [1494?]. Voir C. Del Balzo, *L'Italia nella letteratura francese dalla caduta dell'impero romano alla morte di Enrico IV*, Torino/Roma, Casa ed. Nazionale, 1905, p. 48-49; G. Le Thiec, « Le Roi, le Pape et l'Otage », art. cit., en part. p. 75.

28 Voir M. Pellegrini, *Ascanio Maria Sforza. La parabola politica di un cardinale-principe del Rinascimento*, Roma, Istituto storico italiano per il medio evo, 2002, p. 684, 738-739, 780.

29 Voir A. Pastore, *Veleno. Credenze, crimini, saperi nell'Italia moderna*, Bologna, Il Mulino, 2010, p. 17-18, 27.

au sultan, incarnation de l'Antéchrist, pour bloquer le Roi Très-Chrétien. Les circonstances étaient sûrement hors de l'ordinaire : il n'arrive pas souvent que le frère du sultan soit hôte-otage du pape pendant que le roi de France se prépare à conquérir Naples et à partir en croisade. Sur la base d'une documentation moins abondante que celle dont on dispose aujourd'hui, Ferdinand Gregorovius était arrivé à la même conclusion, c'est-à-dire que la lettre la plus importante, celle du sultan au pape, « semble fausse dans la forme, mais authentique pour le fond » et, bien qu'« apocryphe dans la forme, son contenu n'est pas de nature à étonner »<sup>30</sup>. Marino Sanudo rapporte aussi l'exclamation du roi quand il apprit la ligue antifrançaise conclue en 1495 par les États italiens : « *Por ma foi*, [...] je voudrais que les Turcs arrivent ! » Pour punir les Italiens qui, en s'opposant au roi croisé, se livraient en fait aux Turcs. Mais les habitants des Pouilles ne s'en souciaient pas : « Ils auraient appelé les Turcs pour éviter d'avoir les Français, gens très paresseux, sales et débauchés<sup>31</sup> ». Parmi les stéréotypes nés avec les Guerres d'Italie, l'accusation de saleté à l'égard des Français faisait fureur. Selon le maître de cérémonie pontifical, Johannes Burckard, Charles VIII et sa suite tenaient « comme une porcherie » le Palais Saint-Marc (aujourd'hui Palais de Venise) où ils logeaient à Rome<sup>32</sup>. À l'opposé, on lançait envers les Italiens des accusations d'efféminement parfumé, mais nous renonçons maintenant à ouvrir ce passionnant dossier des stéréotypes ethniques<sup>33</sup>.

Pour en revenir aux habitants des Pouilles... Après le duc de Milan, le roi de Naples et les citoyens de Pise, pour en avoir appelé aux Turcs, sous prétexte des vices des Français, renforcent la fiabilité de l'échange épistolaire entre Alexandre VI et Bayazid : appeler les Turcs en Italie n'avait finalement rien d'extraordinaire. Charles VIII avait joui de l'appui initial de quelques puissants d'Italie, comme Ludovic le More, duc de Milan, et Hercule I<sup>er</sup> d'Este, duc de Ferrare ; il avait guéri les scrofuleux à Rome et à Naples, exhibant le pouvoir thaumaturgique de la royauté française ; en hommage à la dévotion populaire parthénopéenne, il avait provoqué la liquéfaction du sang de

30 F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, Stuttgart, Cotta, t. VII, 1880, p. 341 ; rééd. 1891, p. 348.

31 M. Sanudo, *La Spedizione di Carlo VIII in Italia*, éd. cit., p. 244-245, 266-267, 295, 344.

32 Voir J. Burckard, *Liber Notarum ab anno MCCCCCLXXXIII usque ad annum MDVI*, éd. E. Celani, Città di Castello, S. Lapi, t. I, 1906, p. 560.

33 Voir Marc H. Smith, « Émulation guerrière et stéréotypes nationaux dans les guerres d'Italie », dans D. Boillet et M.F. Piéjus (dir.), *Les Guerres d'Italie. Histoire, pratiques, représentations*, Paris, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 154-176.

saint Janvier<sup>34</sup> : rien à faire, les Italiens ne s'étaient pas laissés convaincre, et maintenant ils méritaient leur destin. Ce destin ne sera pas l'invasion turque, comme le leur souhaitait Charles VIII, mais soixante-cinq ans de guerres franco-impériales menées chez eux. La correspondance entre le pape et le sultan, qu'elle soit authentique ou apocryphe, avait tenté de construire d'autres scénarios : meilleurs ou pires on ne sait, mais celui qui aime l'histoire contre-factuelle pourra se dédier à ce bel exercice.

« Comment vont ces choses ? » C'était là la question qui courait à Constantinople, face aux convulsions de la politique italienne après la descente de Charles VIII. « Les choses d'Italie étaient tantôt de la pluie, tantôt du soleil », répondait sibyllin un diplomate vénitien accrédité à la cour du sultan<sup>35</sup>.

34 Voir Joël Blanchard, « Political and Cultural Implications of Secret Diplomacy: Comynes and Ferrara in the Light of Unpublished Documents », dans David Abulafia (dir.), *The French Descent into Renaissance Italy 1494-1495*, Aldershot, Variorum, 1995, p. 231-247 ; Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983, p. 185-189, 313 ; Philippe Contamine, « Découverte et conquête : le roi de France, les Français et le "voyage de Naples" (1494-1495) », dans C. Arminjon (dir.), *De l'Italie à Chambord, François I<sup>er</sup> : la chevauchée des princes français*, Paris, Somogy/Maison de la chasse et de la nature, 2004, p. 9-21.

35 M. Sanudo, *La Spedizione di Carlo VIII in Italia*, éd. cit., p. 374.



## TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Bruno Dumézil & Laurent Vissière .....	7

### PREMIÈRE PARTIE

#### AUTHENTIFICATION ET VALIDATION

Les vrais-faux messages diplomatiques mérovingiens	
Bruno Dumézil .....	19
Lettres autographes, lettres secrètes : le recours à l'autographie épistolaire pour des exigences de discrétion (XI <sup>e</sup> -XII <sup>e</sup> siècles)	
Micol Long .....	35
La correspondance comme expression de la volonté du sultan ottoman	
Nicolas Vatin .....	49
La signature dans les lettres du duc de Bourgogne Philippe le Bon	
Jonathan Dumont & Alain Marchandise .....	61
Lettres validées, lettres fausses : jeux de pouvoir et correspondance à l'assemblée de Marseille au milieu du XIV <sup>e</sup> siècle	
François Otchakovsky-Laurens .....	83

### DEUXIÈME PARTIE

#### AUTEURS ET RÉDACTEURS

Quelques réflexions sur le Registre des lettres de Grégoire le Grand	
Bruno Judic .....	101
Vraie-fausse lettre d'un émir almoravide à ses troupes (1139)	
Emmanuelle Tixier du Mesnil .....	115
Lettere d'ambasciata e iniziativa personale degli ambasciatori (secc. XIII-XV)	
Paolo Cammarosano .....	127

Lettres authentiques et relations diplomatiques. L'exemple de la Corse génoise (fin xv <sup>e</sup> -début xvi <sup>e</sup> siècle)	
Vannina Marchi van Cauwelaert.....	137

TROISIÈME PARTIE  
AFFABULATIONS

Prosopopée des runes : autour d'un « poème parlant » anglo-saxon	
Alban Gautier.....	159

Lettere false e finte nella letteratura e nella storia	
Paolo Preto.....	175

Quand le diable prend la plume. Une lettre de Lucifer à son lieutenant ès parties d'Occident	
Bertrand Schnerb.....	185

254

« Il est né le maudit enfant... » La naissance de l'Antéchrist d'après une lettre du grand maître de Rhodes (xiv <sup>e</sup> -xviii <sup>e</sup> siècle)	
Laurent Vissière.....	197

Les lettres de 1494 entre Alexandre VI Borgia et Bayezid II : les effets indubitables d'une documentation douteuse	
Giovanni Ricci.....	233

Du genre épistolaire et de sa vérité : conclusions	
François Bougard.....	245

Table des matières.....	253
-------------------------	-----